

## Il y a une heure.

Il y a une heure, Thomas entra en courant dans le jardin des quartiers sud de la ville.

— EMI OU EST AUREL ?

Le cri avait fait sursauter la jolie fille de 15 ans, qui avait posé son magazine près d'elle et ses yeux bleus sur Tom ; Tom dont les yeux noirs scrutaient le branchage du manguier, où Aurélien passait le plus clair de son temps.

— Qu'est ce qui te prends, t'es dingue ou quoi ? T'as vu ta tête ?

La tête en question avait reçu en héritage, quelques 16 années en arrière, la finesse des traits des ancêtres Peuls et la couleur des hommes du Chari ; une nuance entre le noir et le brun. Bref ! Cette tête qui, en temps ordinaires, plaisait tant à Emilie, n'était, à cet instant là, que très peu reconnaissable. L'angoisse, la peur et une terrible détermination, faisait de son gentil amoureux, une sorte de fauve terrorisé mais prêt à bondir.

Emilie comprit en un clin d'œil : la guerre ! Les rebelles ! Les voisins qui étaient partis hier, Moussa qu'on n'avait pas vu le matin...

— AUREL ! AUREL, vite, vite, descends !

Le hurlement de sa sœur avait frappé le petit garçon en pleine poitrine, comme un coup de poing. En une seconde, il était dans les bras de Tom qui s'envolait vers la maison.

— Ca va les enfants, vous voulez goûter ?

Alberta était là, son sourire, ses rondeurs, l'odeur de son gâteau et sa voix, surtout sa voix, son arme secrète ! Et comme d'habitude, la magie opéra et trois enfants, fous de peur, se calmèrent instantanément.

— Maman, Emi elle a crié très fort et Tom il a eu peur et moi aussi.

— Tom, tu m'expliques ! On prend du gâteau et on va dans le salon.

Tom n'avait pas expliqué.

— Non ! On prend tous les gâteaux de la maison, deux gongons de cinq litres, un seau et on met tout ça dans votre chambre. Aurélien, on va faire un jeu. Vous allez vous cacher sous le lit de papa et maman, et moi, je vais aller dehors pour faire croire aux copains qui vous cherchent, que vous n'êtes pas là. Avec maman, on va préparer une petite valise pour faire comme si vous étiez partis ailleurs. D'accord ?

— Je peux prendre mon Pipotin pour qu'il joue avec nous ?

— Evidemment, sinon il va pleurer ! En plus, il y a une règle pour gagner le jeu ; il faut parler tout bas et surtout pas pleurer, sinon on perd. Emilie, va préparer ce que j'ai dit ! Alberta, mets l'essentiel dans une petite valise !

Le ton du jeune homme était ferme et ses propos définitifs mais Aurélien tenait à être renseigné comme il se doit.

— C'est quoi les sentiels maman ?

— L'essentiel, ce sont les albums de photos et des petites culottes pour tout le monde. Vous êtes d'accord ?

Décidément, les grands avaient décidé d'être bizarres.

— On va regarder des photos sous le lit et jouer à slip-man ?<sup>2</sup>

— Non, parce qu'on n'a pas le droit de sortir les choses de la valise.

Le tout petit n'avait finalement pas insisté et la jeune femme italienne, avait suivi l'adolescent tchadien dans le salon.

Quand Alberta avait rencontré Thomas, il lui arrivait juste sous le menton ; il grandissait tellement vite le petit orphelin que Stéphane lui avait amené un soir de décembre. En ce soir de février, elle avait dû lever la tête pour lire dans le regard de Tom tout ce qu'il n'avait pas le temps de lui dire.

— Où sont-ils ?

— Ils arrivent par le nord, les gendarmes français évacuent les blancs par quartiers ; je suis allé traîner près de leur base, il paraît qu'Hissène Habré a du mal à faire obéir ses soldats. Tu comprends, beaucoup ont été ramassés, on ne sait pas trop où,

---

<sup>2</sup> Jeu un peu bête, qui consiste à se vêtir exclusivement avec des slips

ils veulent piller, ils rentrent chez les Européens, ceux qui se défendent peuvent être tués. Pour ceux du nord c'est dangereux. Ici il faut faire attention mais ne t'inquiète pas, les soldats français seront là avant eux et moi je vais rester devant la maison.

— Tom...

Pour la première fois de sa vie, Tom avait vu des larmes dans les yeux qui depuis si longtemps, n'avaient fait que lui sourire.

— Alberta, si tu pleures, on est perdu, alors tu souris !

— Tu es sûr que je vais pouvoir entrer sous le lit ?

L'éclat de rire de Tom avait un peu détendu Emilie ; c'était sûr, il en faisait trop comme d'habitude ; mais cette fois, bizarrement, elle n'avait pas envie de discuter, elle ne l'avait jamais vu comme ça son petit ami. Elle avait pensé alors, que les deux hommes de sa vie étaient totalement différents.

— PAPA !

Et bondissant hors de la chambre de ses parents.

— Tom ! Papa est au Cameroun, il n'a peut être rien pour se cacher.

Thomas et il était le seul, avait la situation bien en main.

— Il ne risque rien, il n'y a plus de bac pour traverser le Chari<sup>3</sup> dans ce sens là ; il va nous attendre là-bas. Allez ! Tout le monde sous le lit ! Aurélien, tu te rappelles les règles du jeu ?

— T'inquiète pas Tom, on va gagner !

L'installation s'était faite rapidement, et Alberta, ressortissante française d'origine italienne, allongée sous son lit, une main sur chacun de ses enfants...

Il est 5 heures du soir, le soleil va bientôt se coucher. Le jardin devient tout rose, comme sous les projecteurs du décor d'un vieux film en technicolor. Il n'y a pas un souffle de vent, le parfum légèrement enivrant des bougainvilliers envahit cette partie de la ville. Tout est calme, figé et pourtant tout va changer.

## §

---

<sup>3</sup> Fleuve situé au Sud de N'Djaména faisant frontière avec le Cameroun

Le soleil est chaud et traverse doucement les branches du pin parasol, une brise salée arrive de l'océan ; Emilie est allongée dans un transat et vient de s'endormir. Un choc sur sa poitrine la réveille en sursaut ; la terreur l'envahit quand elle se voit nez à nez avec la tortue qui vient de tomber de l'arbre. Il n'y a qu'une chose à faire, hurler et elle hurle. C'est pire, les pattes de l'animal s'allongent et la serrent très fort. Il faut se débattre, se débarrasser de cette sale bête qui est en train de l'étouffer.

Une voix inquiète et pourtant reconnaissable, l'appelle de loin :  
— Ce n'est rien Emi, c'est juste un rêve, réveille toi ! Arrête de crier !

Maman est là, tout près, beaucoup trop près et Aurélien, pourquoi est-il dans son lit ? Puis, d'un seul coup, tout revient. Les rebelles d'Hissène Habré, Thomas qui fait le guet, papa qui n'est pas là. Il fait jour, déjà chaud ; en plus, on étouffe sous ce lit ; il faut qu'elle sorte, qu'elle s'étire, qu'elle respire. Elle se sent de plus en plus oppressée, ses mains sont moites, sa bouche est sèche, la panique monte.

Puis, tout doucement, une mélodie arrive du fond de ses souvenirs.

— *Une chanson douce que me chantait ma maman,  
En suçant mon pouce,  
J'écoutais en m'endormant.*

La voix d'Alberta, pleine du soleil qu'elle a ramené de son Italie natale, est aussi douce que la main qui caresse son visage et cette chanson, la chanson qui endort, qui apaise, la chanson de maman, rien que pour eux ! En aussi peu de temps qu'il faut pour passer au refrain, la douleur s'estompe. Aurélien se réveille en souriant et écoute, lui aussi, le beau chevalier qui s'en va avec sa princesse et toutes les peurs de ce petit monde.

— Vous pouvez sortir un moment dans la chambre, il n'y a aucun bruit.

Tom est là. Il surveille. Tout va bien !

Aurélien comprend pourquoi Emilie a mis un seau dans la chambre, derrière la porte de l'armoire et les exercices de gym terminés « non-maman, on ne rit pas ! » tout le monde regagne la cachette.

Aurel a eu très peur, les copains auraient pu les voir et fini le cache-cache. Le cache-cache c'est bien, d'accord, mais on s'ennuie terriblement sous un lit, sans rien faire.

— Maman, raconte-nous quand tu étais petite.

— Non ! Raconte-nous quand tu as rencontré papa, c'est notre préférée et pour une fois, il ne pourra pas dire que ça ne s'est pas passé exactement comme ça, et patati et patata ! Tu fais les voix s'il te plaît.

Alberta toujours partante pour raconter, ne se fait pas prier.

— Je venais d'arriver d'Italie, j'avais 16 ans...

— Comme Tom ?

— Oui, comme Tom. J'avais appris le français à l'école, mais c'était assez difficile et je devais aller au lycée à la rentrée, c'était la panique. On venait d'arriver dans une maison à Lyon. A côté, il y avait un monsieur, une dame et leur fils, c'est ce que nous avaient dit les cousins de ma maman...

— C'est mammy Bianca ?

— Aurélien, arrête d'interrompre ! Continue maman !

— La dame d'à côté était prof de Français et mammy Bianca est allée lui emporter un gâteau aux noix et lui demander de m'aider pour l'école. En entrant chez elle, la première fois, j'ai vu un garçon, très grand et tout blond...

— Ca, c'est mon Papa !

— Il était debout sur une chaise, en train d'écrire avec son doigt dans la poussière au-dessus du meuble de la cuisine.

J'ai regardé ma prof qui avait l'air de ne pas s'inquiéter et j'ai entendu une voix qui hurlait des formules bizarres. Le garçon n'était pas d'accord avec ce que disait la voix. J'allais me sauver, je croyais qu'ils étaient tous dingos, quand une porte s'est ouverte ; un monsieur un peu chauve avec de beaux yeux verts, est sorti des toilettes en boutonnant son pantalon et est tout de suite monté sur une autre chaise, pour écrire, lui aussi sur le meuble. « Tu veux un morceau de dessert ? » M'a demandé tranquillement la dame. Je venais d'entrer chez les Mathieu, père, mère et fils.

« Tu déconnes ! On n'a jamais résolu ces équations comme ça. ! » A dit, à peu de choses près, le monsieur au garçon.

« René, tu veux du dessert ? » A demandé la dame au monsieur.

« Regarde ! Qu'est ce que c'est ? » Là, je ne savais plus à qui il parlait.

« Une tarte aux pommes. » C'était à la dame.

« Tu vois bien que ça ne peut pas marcher ! De la tarte aux pommes tu dis ? Mais non ! Tu vas te planter ! D'ac ! Et ben

voilà ! Tout de même ! Tu mets de la crème ma biche ? Ca va t'es pas trop crétin. »

A ce moment là, j'ai décroché. La dame a tranquillement rajouté une assiette et en me voyant debout, bouche ouverte, complètement éberluée devant ces deux phénomènes, qui avaient l'air de parler français mais que je ne comprenais pas, elle m'a fait la traduction.

« Stéphane, mon fils, a réussi son équation de justesse et René mon mari, veut de la tarte aux pommes avec de la crème. Avec un peu d'entraînement, tu verras, on finit par s'y faire. Moi c'est Louison. »

J'ai demandé. « Pourquoi ils écrivent sur le meuble ? »

« Ca, je n'en sais rien ! Steph, pourquoi tu écris sur le meuble ? » A dit Louison.

« J'étais monté pour chercher mes lunettes et papa... »

Au moment où il s'est retourné, votre grand-mère a, à toute vitesse, retiré le pot à eau de la table. Votre père m'a vue et en voulant descendre trop vite, a fait basculer sa chaise. Pour ne pas tomber, il a fait un très grand pas, comme les clowns, s'est retenu au bord de la table, la main dans les restes de son assiette de spaghetti qui est tombée et s'est cassée. Il a ramassé les morceaux, s'est relevé sous la table en lui donnant un coup d'épaule qui a fait tomber le pot à eau que Mammy avait déjà reposé, m'a tendu une main pleine de sauce tomate en me disant : « Bonjour monsieur ! »

Mammy a dit gentiment : « Ca va aller Steph ? »

Papé, qui était toujours le nez sur son équation, a grogné : « Finalement, tu avais peut-être raison, on pouvait aussi y arriver par-là. »

Et là, le fou-rire est parti. Impossible de l'arrêter ; en plus, je ne me suis même pas sentie gênée ; c'est vrai que personne n'avait l'air de se vexer.

Je crois que c'est quand je l'ai vu regarder sa main pleine de tomate que je suis tombée terriblement amoureuse de...

La voix de Tom basse et inquiète interrompt assez mal à propos, les jolis souvenirs.

— Je les entends, ils sont encore loin, ne vous inquiétez pas ! Ne bougez pas de là ! Ne faites pas de bruit, je reviens.

Il sort du jardin par la propriété des voisins. Il a repéré le bruit sur sa gauche, comme s'il venait de la place de la cathédrale. La décision de laisser Emi, il vient de la prendre à toute vitesse ; il sait exactement ce qu'il doit faire, pas encore, comment, il va le faire.

Ils sont là, sur la place, un groupe d'hommes, plus ou moins en haillons, plus ou moins en treillis. Certains sont totalement excités, d'autres ont l'air épuisé. Il doit les observer et réfléchir, réfléchir très vite.

Un drôle de soldat s'éloigne des autres et entre dans une petite rue pour s'asseoir à l'ombre. Tom s'avance en comptant dans sa main quelques pièces de monnaie. Il s'approche de l'homme, lui jette un regard qu'il essaie désespérément, de rendre distant et passe son chemin.

— Binguel am<sup>4</sup>, si je te garde, tu donnes l'argent ?

— J'ai pas besoin qu'on me garde, je vais au marché chercher à manger.

— Il y a personne au marché, ils ont tous peur.

— J'irai chez mon frère.

— Je peux t'emmener tu sais.

— M'emmener où ? Moi je suis pour Hissène et toi aussi.

— Alors viens avec nous !

— Peut-être ! Tu veux l'argent ? Donne ta chemise et je te donne l'argent.

— Je veux 1500 F<sup>5</sup> !

— J'ai 500<sup>6</sup>, tant pis ! Au revoir.

— Donne 500 ! Tiens !

Tom prend la chemise kaki et se détourne lentement. Le soldat est armé et ses yeux rouges ne lui disent rien qui vaille.

— Allah hoki jam !<sup>7</sup>

— Allah hoki jam !

Un peu plus loin, le garçon doit s'asseoir sous un arbre, son cœur va exploser et ce n'est vraiment pas le moment. Il a ce qu'il voulait, un treillis. Un treillis très sale mais très militaire.

---

<sup>4</sup> Mon enfant.

<sup>5</sup> 30FF ou 4,5 euros

<sup>6</sup> 10FF ou 1,5 euros.

<sup>7</sup> Que Dieu de bénisse !

Une explosion (et ce n'est pas son cœur), le remet d'un bond sur ses pieds. Une fumée monte dans le ciel, là-bas, du côté du Chari.

Jamais il n'a couru aussi vite.

Jamais il n'a eu aussi peur.

Jamais il n'a été aussi malheureux

## §

Dans une villa près du Chari, la famille entend une énorme explosion, tout près. La maison tremble ; une odeur de poudre arrive jusque sous le lit où Alberta et ses enfants attendent Tom, aussi immobiles et silencieux que des statues.

— Ils s'entraînent pour le feu d'artifice de l'indépendance. Chuchote Alberta. Ca va être extra cette année ! J'ai parlé au Préfet. Il y aura peut-être des acrobates ; tu te rends compte Aurel, des acrobates comme au cirque en France.

— Je voudrais bien aller voir le feu d'artifice. On n'a pas encore gagné le cache-cache ?

La jolie bouche du tout petit garçon est à moitié cachée par sa main, ses grands yeux noisette, plein de confiance et de douceur, pétillent dans la semi-obscurité. Alberta sent son cœur fondre. Qu'il est beau son fils !

— Pas encore mon poussin, bientôt ! Tom va revenir et il va nous dire comment c'était.

— Emilie, arrête de pleurer, tu vas nous faire perdre ! T'as très mal ?

Aurélien n'en revient pas, Emi a oublié la règle du jeu.

— J'ai très mal aux dents, tu sais les grosses dents du fond. Maman...

Le même regard que son frère mais les yeux d'Emilie sont bleus ; tellement bleus et tellement bouleversants avec ces larmes qui les remplissent mais ne s'en évadent pas.

— Tout va bien chérie, ça va passer, je te promets que ce sera bientôt fini !

— Maman, je veux partir ! Je veux voir papa ! Je veux aller où il n'y a pas tout ça ! Maman, promets-moi qu'on va s'en aller !

Emilie la sauvageonne, trop pleine de vie est cette après-midi là, sous ce grand lit, une petite fille qui a terriblement peur.

— On va aller où ? Demande Aurélien un peu inquiet.

— Voir les acrobates en France, tu es d'accord ?

Des pas dans la rue ; quelqu'un court tout près de la maison.

Alberta perd d'un coup toutes ses couleurs.

— C'est Tom maman ! Il revient ! Il va nous dire comment était le feu d'artifice.

Les oreilles du petit ne l'ont jamais trompé ; sa mère et sa sœur savent que Tom va bien et qu'en plus, il arrive.

C'est un souffle court qui s'approche de la moustiquaire ; aucun mot pendant un trop long moment.

— Dites-moi que tout va bien. Vite !

— Tu as vu le feu d'artifice ? La fusée elle était comment ?

— Verte Aurel, elle était verte. Maintenant plus de bruit !

## §

Quelques heures de répit puis ce que le jeune Tchadien craignait : une cavalcade, des cris, des rires. Sous le lit le petit garçon est tranquille entre sa mère et sa sœur, son Pipotin dans les bras ; il a seulement trop chaud, maman le serre très fort et Emilie tremble. Elle a sûrement de la fièvre, elle a dû oublier la nivaquine.

Tom pénètre dans la cuisine, il entrouvre la porte d'entrée et attend. La clameur s'approche, des pas dans le jardin, beaucoup de bruit. Les langages sont mêlés mais le ton est trop haut, les rires sont gras ; ces hommes qui vont entrer dans la maison sont ivres.

— Nostro padre, qui e nel cello...

Alberta qui retrouve la prière de son enfance, serait prête à toutes les promesses, si elle ne tenait son esprit engourdi, grâce à la litanie, parfois efficace, sortie spontanément de ses lèvres.

— Ce n'est pas la peine, il n'y a plus rien, ils sont partis ! L'ambassade d'Espagne est tout près, on y va !

Tom avec son treillis crasseux sur le dos, sort de la maison en courant et en gesticulant pour se faire mieux comprendre. Il

répète ce qu'il vient de dire en froufroulé et part comme une fusée en direction de la grille.

Il est grand, il est fort, c'est un chef. Il faut le suivre ! La foule titubante de fatigue et d'alcool, suit ce chef qui lui et il est peut-être le seul, a l'air de savoir où il va.

Personne dans les rues ; les maisons ont l'air abandonnées, pourtant les voisins ne sont pas tous partis. Ils doivent eux aussi se cacher. A un moment, Thomas aperçoit Moïse, le boy du directeur de l'école, posté devant la propriété de son patron ; les trois petits garçons ne risquent rien si cet homme a décidé de les protéger.

A un kilomètre de la maison, il ordonne à un vieux de continuer ; lui, il va chercher à rejoindre la garde d'Hissène. En tout cas, c'est ce qu'il lui dit.

— *Ils sont loin de la maison, Emi ne risque plus rien, elle est sauvée. Aurel, Alberta, tout va bien, il n'y a plus de guerre, je l'ai gagnée, ils sont partis, on va retourner à l'école Emi, je vais t'expliquer, tu vas encore râler et Alberta va rigoler. J'arrive Emi !*

Le jeune homme qui s'appuie sur le Nimier, n'a plus rien du chef de meute qu'il était une minute plus tôt. Il met sa tête dans son bras et pleure, pleure comme il ne l'a encore jamais fait, pleure comme un petit garçon qu'il est encore un peu, pleure parce qu'il vient de comprendre, que ceux qu'il aime le plus, auraient pu mourir, pleure parce qu'il sait qu'ils vont le quitter, pleure parce qu'ils ne sont pas encore sauvés.

Une tristesse infinie, l'accompagne jusqu'à la maison des Mathieu. Le soir tombe, hier à cette heure là... Et demain ?

Pas un son n'est sorti du lit depuis le départ de Thomas ; le temps s'est arrêté, l'éternité se passera sous ce lit. Le sommeil du petit garçon garantit l'anesthésie des cerveaux d'Alberta et de sa fille. Ne plus penser, surtout ne plus penser. Aucun bruit dehors, un murmure.

— Tu as mis mon appareil photo dans la valise, maman ?

— Oui ! Tu as vu la poussière sous l'armoire... Aurélien dort bien, tu as faim ?

— Maman, je crois qu'on va mourir !

Alberta ne répond rien, Alberta n'a rien à répondre, ce qui est vraiment très très rare ! Alberta n'est pas complète, Stéphane n'est pas là. Alberta a peur.

Un chuchotement à l'extérieur

— Ils sont loin, ils se sont partagés la ville, les autres troupes sont dans d'autres quartiers. Ca va aller, ça va aller !

C'est dit tout bas mais les paroles de Thomas distillent une sève qui petit à petit redonne vie aux naufragées du lit, qui se remettent à parler.

— Emi s'il te plait, ne ris pas ; je crois que j'ai fait pipi dans ma culotte.

La thérapie selon les Mathieu fuse ; le rire clair d'Emilie, relayé avec succès par les hoquets d'Alberta, s'envole du lit, sort par la fenêtre et vient s'évaporer dans le jardin rose où un adolescent se met à sourire au milieu de ses larmes.

C'est à cet instant précis, que Thomas Sembé décide de passer sa vie auprès d'Emilie Mathieu, où qu'elle soit et quel que soit le temps qu'il lui faudra pour la retrouver. C'est le rire de ses deux femmes préférées qui est le fond sonore du serment qu'il se fait tout bas.